

Religion, institutions et société de la Rome antique

M. John SCHEID, professeur

COURS : LA VIE RELIGIEUSE DANS LES QUARTIERS DE LA ROME IMPÉRIALE

Les promenades dans les quartiers de la Rome impériale que nous avons effectuées n'avaient pas l'objectif de reconstruire la topographie urbaine et d'étudier le style de tel ou tel bâtiment de culte. Nous avons pris les données topographiques telles qu'elles sont actuellement connues, en évitant les documents obscurs, et notamment les questions insolubles. D'ailleurs, il n'était qu'exceptionnellement question de religion pré-impériale, et surtout pas de la religion à l'époque archaïque, car les données sont beaucoup trop éparpillées et lacunaires pour qu'il soit possible de reconstituer quelques pans de vie religieuse publique ou privée dans la Rome archaïque.

Plutôt que des promenades archéologiques il s'agissait de promenades religieuses, consacrées à la vie religieuse, aux documents relatifs à la vie religieuse, dans les quartiers de la Rome impériale. La connaissance et la compréhension de la pratique religieuse dans la Rome impériale sont en effet largement imparfaites, voire évanescences. Depuis un siècle, les chercheurs ont eu tendance à s'intéresser beaucoup plus à la religion de l'époque archaïque qu'à celle de l'époque impériale, alors que la topographie et les données sont nettement plus riches pour l'Empire. D'autre part, les recherches sont généralement si atomisées qu'elles interdisent toute vue d'ensemble, ou alors elles sont consacrées au seul culte impérial. En étudiant les sources sur le plan strictement épigraphique, archéologique ou topographique, ou bien en abordant les temples comme résidence d'une seule divinité, nous détruisons le contexte religieux antique. La tendance bien connue de consacrer des monographies à des divinités isolées accroît encore cette dispersion des efforts. C'est une manière commode et efficace pour collecter et critiquer les sources, mais elle cache souvent le reste. Et ce qui nous intéresse ici, c'est ce reste, c'est la vie religieuse de la Rome impériale, qui était loin de consister uniquement dans le culte dit impérial.

Nous avons essayé de rassembler et de renouer les fils de l'écheveau, en étudiant dans leur contexte les structures religieuses des lieux de culte romains. Certes, la plupart des temples et des zones cultuelles dont il a été question posent de redoutables problèmes topographiques ou historiques. Nous n'entendions pas les résoudre. Notre propos était plutôt de voir ce qu'un historien de la religion romaine pouvait faire avec les données connues, du moins avec les données telles qu'on les présente aujourd'hui.

Cette expérience implique, toutefois, que l'on ait une notion claire de la religion romaine et notamment du polythéisme. Nous avons admis d'emblée, et l'objet du cours était moins de le démontrer que de l'illustrer, que la forme religieuse qui prédominait dans la Rome de la fin de la République et au cours des premiers siècles de l'Empire était le ritualisme polythéiste. Cette pratique religieuse pouvait faire l'objet de commentaires ou de spéculations variées, mais les traces cultuelles conservées par l'archéologie sont essentiellement le reflet de ce ritualisme. C'est à ces traces que nous nous intéresserons pour tenter de reconstruire les énoncés religieux qu'elles impliquent.

Nos promenades nous ont fait circuler dans les régions de Rome, du centre vers la périphérie. Il ne pouvait pas être question d'être exhaustif. Les sujets sont très nombreux, et nous ne pouvions les aborder tous. Nous nous sommes laissé guider par les beaux documents, ceux qui autorisent une réflexion approfondie sur la pratique religieuse des Romains et ses liens avec la vie sociale et institutionnelle. Mais à Rome, les données sont à ce point riches que, même s'il limite son parcours à la visite des beaux monuments, le promeneur est obligé de faire des choix. En cherchant un point de départ, le Nouvel An et le Capitole s'imposaient en quelque sorte. Car c'est sans doute au Capitole que sont célébrés les rites collectifs les plus importants, notamment au début de l'année, mais aussi en septembre et en novembre, sans parler des rites occasionnels mais splendides du triomphe. Aux grandes cérémonies votives, nous avons ajouté une analyse de certains rites quotidiens dénoncés par un texte attribué à Sénèque, qui contient des éléments intéressants sur le ritualisme des Romains et sur sa critique par les philosophes. Enfin, nous avons tenté de montrer que les nombreuses divinités assemblées autour du temple de la triade capitoline étaient étroitement liées à celle-ci, et — mis à part quelques divinités installées au Capitole à titre honorifique (par exemple les *Diui*) — que ces divinités résultaient de la divinisation du mode d'action et des effets de l'action de la triade. L'excellence relative des sources sur ce grand lieu de culte permet, ainsi, de mettre en lumière le dynamisme particulier et la structure interne du polythéisme.

Du Capitole, nous sommes descendus dans la vallée pour remonter sur le Quirinal. Nous y avons d'abord visité l'autel de Vulcain situé le long de l'Alta Semita, à la hauteur de S. André du Quirinal, et commenté les riches données de sa *lex*, avant de passer la Porte Colline et d'obliquer vers la Porte Esquiline, où nous sommes arrêtés au *lucus Libitina(e)*. Une nouvelle lecture critique du dossier concernant cette étrange divinité, liée aux funérailles et à la nécropole

ancienne située devant cette porte, nous a permis de proposer que Libitina n'était, en fait, pas une déesse, mais une figure créée par les spéculations des antiquaires romains sur un espace destiné aux fonctions funéraires (*libitina*). Et cet espace a tiré son nom du voisinage d'un temple de Vénus Libitina ou Lubentina, situé devant la Porte Esquiline. De la même manière, le premier atelier de la monnaie de Rome, la *moneta*, a reçu son nom en raison de son voisinage avec le temple de Junon Moneta. Tout le reste doit être considéré comme des spéculations d'antiquaires romains, jouant avec les divers éléments du dossier. Enfin, la référence dans des inscriptions funéraires aux *lucus Libitina* (sic) comme lieu où des artisans ou commerçants exerçaient leurs activités, ou la situation par Festus du temple de Vénus *in luco Libitinensi*, ont été interprétées comme une référence, non pas au « bois sacré de Libitina », mais au *uicus* et au quartier dits *Lucus Libitina*. Et comme il est courant, ainsi que John Bodel (*Graveyards and Groves. A Study of the Lex Lucerina*, Cambridge, Ma., 1994) et Laura Chioffi (« Sui luci sepulcrali », dans *Libitina e dintorni*, sous presse) l'ont montré, qu'un cimetière soit appelé *lucus*, nous avons conclu que le *lucus* funéraire de l'Esquilin renfermait la fameuse *libitina*, un nom emprunté, rappelons-le, au voisinage avec la Venus Libentina.

De la nécropole de l'Esquilin, nous sommes descendus par le *clivus suburanus* jusqu'à S. Martino ai Monti, où entre autres lieux de culte, nous avons visité les *compita* situés à cet endroit. Nous avons déchiffré sur l'architrave d'une chapelle les dédicaces aux Lares Augustes du vicus Fagutal et aux Génies des Césars, datant de l'époque de Trajan, et sur une autre pierre une dédicace aux Lares augustes, apparemment posée par Septime Sévère et Caracalla en 203. En réunissant tous les documents découverts autour de ce *compitum*, nous avons pu proposer d'y attribuer également les Fastes dits de l'Esquilin, divers témoignages privés de dévotion à d'autres divinités (dont une base de statue d'Esculape posée par le médecin Nicodème de Smyrne et une dédicace de la famille des Arzygii, datant du IV^e siècle, une chapelle d'Hercule, Épona et Silvanus) ainsi qu'un mithreum dédié par un certain Fl(avius) Septimius Zosimus, chevalier de son état, prêtre du dieu Bronton et d'Hécate (ILS 4226). Il semblerait donc, si nos déductions sont correctes, que Mithra aussi, reçut, à une époque relativement tardive à en juger d'après le nom du dédicant, un lieu de culte à proximité immédiate du *compitum*. À vrai dire, il existait un autre *mithreum* à cet endroit, à moins qu'il ne s'agisse du même. Dans une maison tardive, située à côté du *compitum*, on trouve, dans la cour, une chapelle avec une série de statues, et à côté de celles-ci un escalier descendant vers un *mithreum*. Au IV^e siècle, la chapelle, que les archéologues avaient baptisée *laraire*, semble être le lieu de culte collectif de cette maison. La chapelle comprenait une statue principale d'Isis-Fortune, datée du II^e s., qui était entourée de divinités étroitement (Sérapis et Harpocrate) ou couramment (Apollon, Aphrodite, Hécate, Bacchante) liées à elle, ainsi que de divinités domestiques. Cet ensemble donne une idée du panthéon domestique des familles du Haut-Empire.

En empruntant le *uicus patricius* nous sommes ensuite remontés vers la porte Viminale, où l'on trouve d'un côté des maisons privées et les premières tombes, de l'autre la caserne des cohortes prétoriennes. Le témoignage laissé par les neuf cohortes prétoriennes de la garde impériale et par les autres troupes stationnées à Rome était particulièrement intéressant pour notre promenade. Les militaires forment un groupe social homogène, qui a surtout la qualité d'être bien défini. Ainsi les sources laissées par ce groupe sont-elles immédiatement utilisables pour éclairer la vie religieuse d'un groupe social dont la hiérarchie et l'origine sont connues. Mieux que pour le reste de la population, ces sources font saisir la vie religieuse de la couche moyenne des citoyens romains. Elles permettent de s'interroger sur la nature institutionnelle ou privée de la piété, sur le comportement religieux de citoyens provenant des différentes provinces. Il s'agit essentiellement d'inscriptions dispersées sur tout l'espace de la caserne, mais parfois aussi elles proviennent d'une chapelle. Nous avons fait l'inventaire de tous les lieux de culte de la caserne elle-même et des environs de celle-ci. Même si le problème de la reconstruction des lieux de culte pose un problème en raison de l'imprécision des indications sur la découverte des inscriptions, tous ces documents livrent des témoignages sur les cultes collectifs des prétoriens, du *hieron* central du camp dont parle Hérodien, aux sanctuaires de cohorte et de centurie. Comme dans une ville, nous avons découvert des divinités concernant tous les prétoriens, le Génie, la Fortune et la Tutela du camp, ainsi que le Numen impérial, et des divinités collectives mais subordonnées, les Génies de centurie. Alors que telle dédicace est selon toute apparence personnelle, d'autres documents résultent d'actes culturels collectifs. Au nom de la centurie le centurion commandant fait une dédicace avec et au nom des réengagés volontaires et des soldats de la centurie, qui tous contribuent au financement de l'ouvrage. La répétition dans une série d'inscriptions des mêmes formulaires et des mêmes aménagements de lieux de culte, avec des dédicaces tombant toujours le 1^{er} de différents mois, montre qu'il s'agit de rites institutionnels. Tout autour du camp sont dispersés d'autres lieux de culte de prétoriens, qui ont pu donner l'impression que des groupes de soldats, originaires de certaines régions, par exemple de Thrace, et donc d'appartenance religieuse non romaine, s'isolaient. Ces conclusions sont exagérées, car on ne constate aucune volonté de s'exclure, mais au contraire le regroupement des soldats en fonction des unités ou d'autres critères, comme celui de l'origine, de la commune patrie. La religion joue un rôle structurel dans ces regroupements, mais elle n'en est pas la cause.

Pour confirmer cette impression, nous sommes descendus vers le sud, et près de S. Jean-du-Latran, nous avons visité les casernes des *equites singulares*, la garde montée du prince. Comme dans les *castra praetoria*, on trouve dans ces lieux des dédicaces, votives ou non, qui ne précisent pas la raison de l'acte. Mais si l'on considère les documents plus précis, les témoignages sur la piété des gardes permettent de distinguer deux situations : soit des individus acquittent un vœu après avoir obtenu une promotion, soit des groupes de soldats acquittent

un vœu au moment de l'*honesta missio*, au moment de leur fin de service. Nous avons ainsi une série de neuf inscriptions, datant de 132 à 141, auxquelles se joignent quelques textes indatables, qui reproduisent toutes le même formulaire. Le jour de leur démobilisation, les militaires acquittent le vœu qu'ils avaient formulé au début de leur vie militaire, ou du moins lors de leur dernière mutation ou promotion. Ayant atteint honorablement, sains et saufs, la fin de leur service, ils acquittent leurs obligations à l'égard des dieux qui les avaient protégés tout au long de cette période, de la même manière que les généraux formulaient et acquittaient des vœux qui devaient les protéger pendant une expédition ou une campagne. Intéressantes sont les divinités invoquées dans ces vœux. De petites variations existent entre ces différentes listes, qui sont à attribuer à des coquilles plus qu'à des intentions différentes. Il s'agit d'une liste complexe, qui est toutefois construite avec autant de savoir-faire que, par exemple, celle des vœux de départ de l'empereur pour la guerre, telle que les protocoles des frères arvaes l'ont conservée. En tête, la triade capitoline, puis les divinités militaires Mars, Victoria, auxquelles s'ajoute Hercule à partir de 137. Après celles-ci, les soldats invoquaient les divinités liées aux déplacements (Mercure), aux hasards de l'existence et du métier (Fortuna, Felicitas, et enfin, Salus, qui exprime le résultat de la protection de toutes ces divinités). La liste se conclut par des divinités encadrées par les Fatae et les Matres Suleviae, que j'identifie au panthéon de l'unité : les Fata ou Fatae (les Moires), les Campestres (déeses du champ d'exercice), Silvanus, lié à la vie dans les terres marginales, Apollon et Diane, dont la présence surprend, mais peut être due à l'implication ancienne d'Apollon dans la guerre, puis Épona, déesse liée à la cavalerie, et les Suleviae, d'origine celtique. Lue de cette manière, cette liste associe des divinités romaines, celles du cadre romain de l'armée, et des divinités apportées à une date indéterminée dans les chapelles de l'unité par les troupes d'origine celtique et germanique, ou plutôt par des unités recrutées parmi les légions du Rhin et du Danube qui avaient adopté ces divinités locales comme divinités propres de leurs unités.

De S. Jean-de Latran, nous avons continué vers la troisième caserne de la garnison, celle des pérégrins. Cette caserne, qui accueillait une troupe composée de sous-officiers légionnaires dits frumentaires, en une unité appelée celle des *peregrini*, se trouvait sur le Célius, près de l'église de S. Stefano rotondo. Jupiter *redux* serait le dieu principal de cette communauté militaire, d'après une inscription rappelant qu'un centurion frumentaire agissant à la place du *princeps* des *peregrini*, donc du chef de l'administration du camp, avait décoré c'est-à-dire restauré, le temple de Jupiter *redux c(astrorum) p(eregrinorum)* pour le salut et le retour de l'empereur Maximin, dont le nom a en fait recouvert, sur l'inscription, celui de Sévère Alexandre et de Iulia Mamaea. L'inscription remonte donc aux années 222-235. On ne sait s'il s'agit du temple principal du camp, et si le dieu devait ce rôle au fait que les frumentaires, en fait une police secrète, se déplaçaient souvent. En tout cas, il avait un temple dans la caserne, situé sur le Célius entre S. Stefano rotondo et S. Maria in Domnica. Au même endroit, on

a retrouvé des dédicaces posées par les soldats de cette caserne, qui sont surtout intéressantes pour les renseignements qu'elles donnent sur la pratique votive, car elles complètent les informations recueillies chez les prétoriens et les *equites singulares*. Plusieurs témoignages précisent, en effet, que les vœux ont été faits alors que le dédicant était soldat frumentaire dans une légion, et acquittés alors qu'ils avaient été promus centurion. Autre donnée particulièrement intéressante : au même endroit où l'on a retrouvé les autres dédicaces des *peregrini* existait un *mithreum* splendide, le *mithreum* dit de S. Stefano rotondo, qui était de toute évidence le *mithreum* de la caserne. Créé vers les années 180, le *mithreum* fut remanié vers 260-280.

Dans le *mithreum* ou près de sa porte d'entrée les fouilleurs ont retrouvé des autels explicitement mithriaques, adressées à la Pierre mère, *Petra genetrix*, dont naît Mithra, et au *Deus Cautes*. Ces inscriptions nomment un *pater huius loci*, et un *leo* mithriaque. Tous ces documents semblent dater de la même époque et mentionner des personnages qui étaient liés. Deux supérieurs de la communauté mithriaque des *castra peregrina* sont nommés, un certain A. Caedicius Priscianus, chevalier romain, et un Aurelius Sabinus, lui aussi chevalier romain. Caedicius n'est pas un inconnu. Entre 180 et 184, il figure dans la liste des prêtres de la Domus Augusta, ce qui montre à nouveau les multiples appartenances religieuses des dévots de Mithra. Sabinus était le fils d'Aurelius Bassianus, qui était d'une part centurion *exercitator* des *equites singulares*, de l'autre *aedituus* des *principia* des *castra peregrina*, c'est-à-dire responsable et gardien des lieux de culte qui se trouvaient dans les *principia*, dans la partie centrale et plus importante du camp. Sur certaines inscriptions, son fils Sabinus, sans doute jeune, est mentionné avant qu'il n'accède au grade de *pater* de la communauté. En tout cas, au cours des premières années du règne de Commode, cette communauté avait deux pères de rang équestre. Et si l'on attribue cette série de statues cultuelles à la période de création du *mithreum* et sans doute de la communauté en question, on constate que ces cultes étaient fondés dans l'armée romaine par des personnages de rang social élevé. La plupart des dédicants étaient des centurions. Comme les inscriptions datent du début du III^e siècle, et que le *mithreum* a été réaménagé vers 260, il faut supposer que ces dédicaces antérieures étaient restées en place.

Pour notre enquête, les découvertes de S. Stefano rotondo renforcent une impression qui a été confortée au cours de notre promenade. Le *mithreum* faisait manifestement partie des *principia*, du quartier général du camp, où se trouvaient également les autres chapelles et autels. Peu importe que le transfert dans ce *mithreum* des inscriptions concernant d'autres divinités ait eu lieu au moment de l'abandon du camp, ou que le *mithreum* ait remplacé, vers 260, les autres lieux de culte ; il est évident que le centre du camp accueillait une série de lieux de culte, dont le *mithreum*, et que, d'une manière ou d'une autre, le lieu de culte mithriaque pouvait accueillir d'autres divinités et dévotions, de la même manière que les lieux de culte des carrefours urbains étaient le centre culturel collectif du

quartier. Manifestement, dans les *principia* du camp, tous les cultes collectifs étaient réunis.

Du Célius notre promenade a poursuivi vers le Sud, vers la porte Capène et ses lieux de culte martiaux. Mars possédait un temple devant la porte Capène, qui avait été fondé d'après la tradition en 388 av. J.-C. D'après Servius, le commentateur de Virgile, le temple de Mars se trouvait à l'extérieur de la ville, près de la porte. Contrairement au Mars tranquillus, dit Quirinus, *quasi custos et tranquillus*, pour ainsi dire au repos et gardien, et qui a son temple dans la ville, le Mars dit Gradius, ou *bellator*, le Mars violent et guerrier, se trouve à l'extérieur. La voie qui conduisait au temple s'appelait *clivus*, et comme une grosse plaque de marbre datant des alentours du début de notre ère, trouvée au I^{er} mille de la via Appia, le mentionne, cette voie en pente fut égalisée aux frais de l'État. D'autres témoignages situent le temple à 2,5 km de la porte Capène, sur une éminence qui surplombe la vallée de l'Almo. Cependant, d'après la constitution bien connue du Collège d'Esculape et de Hygie, le temple était situé entre le premier et le deuxième mille de la voie, c'est-à-dire à peu de distance de la porta Appia, où ont été découvertes trois dédicaces à Mars, deux de l'époque républicaine, dont celle de M. Claudius Marcellus, consul en 211 av. J.-C., la deuxième posée par des prétoriens d'époque impériale. Le temple se trouvait donc « devant » la Porte Capène, mais à une certaine distance de celle-ci. Toujours à cet endroit, entre le I^{er} et le II^e mille de la via Appia, à proximité du bois sacré des Camènes, se trouvaient les temples jumelés de Honos et Virtus, Honneur militaire et Vaillance, dédiés après de nombreuses péripéties en 205 par le fils du vainqueur de Syracuse. Ces temples martiaux, exprimant des qualités du dieu Mars, avaient été précédés par le temple des Tempestates, voué par L. Cornélius Scipion après sa victoire dans les eaux corses, en 259 av. J.-C.

Un peu plus loin, vers le deuxième mille, se trouvait un sanctuaire ou lieu de mémoire particulier, le *fanum* ou *campus Rediculi*, le sanctuaire ou champ du Demi-tour. Hannibal y aurait contemplé de loin la Ville, avant de faire demi-tour, parce qu'il aurait été effrayé par certaines visions. Rediculus était sans doute une divinité fonctionnelle comme Aius Locutius, qui avait averti les Romains du côté du sanctuaire de Vesta de l'imminence d'une attaque gauloise, et qui avait reçu plus tard un autel en guise de remerciement. Ici, il peut s'agir d'un « Tutanus Rediculus », qui a déterminé la retraite de Hannibal au moment du plus grand danger. La zone est propice à ce genre de menaces. Quand une armée veut menacer Rome, elle s'installe soit à environ cinq milles de Rome sur les limites du vieux territoire romain, comme l'ont fait, raconte-t-on, sur la future via Appia, les Albains lors de la guerre qui sert de cadre aux fameux combats des Horaces et des Curiaces, puis, sur la via Latina, Coriolan, ou bien Sylla en 82 av. J.-C. sur la via Prenestina, Octavien près du temple de Mars de la Porte Capène en mai 44, et bien plus tard, en 455, les Vandales sur la via Campana. Hannibal lui aussi s'est arrêté sur cette limite avant d'aller plus loin, et a été en quelque

sorte repoussé et incité au retour par ce petit dieu, qu'il faut sans doute concevoir comme un collaborateur de Mars.

Notons, d'autre part, que la Grande mère, débarquée à Ostie en 204 av. J.-C., entra par la Porte Capène dans Rome, comme pour marquer l'aspect militaire de l'aide qu'elle apportait aux Romains, aide militaire symbolisée plus tard par la construction de son temple à côté de celui de Victoire, au Palatin, Victoire, dont elle fût l'hôte pendant plus de dix ans. Après les péripéties de son arrivée à Ostie, la barge de la déesse, hâlée par la célèbre Claudia Quinta, remonta le Tibre, et arriva la première journée jusqu'à l'Almo, une rivière qui se jette dans le Tibre aux environs de Saint-Paul-hors-les-murs, à environ six milles de Rome. L'Almo marque à cet endroit la limite du territoire archaïque et symbolique de Rome. La déesse s'arrêtait donc sur le seuil du territoire romain, près d'une rivière qui semble correspondre dans sa liturgie au fleuve Gallos, près de Pessinonte, dans lequel elle se baignait chaque année et qui était situé lui aussi à la limite du territoire. Le lendemain, après un sacrifice et un bain du bétyle, le cortège continuait. Mais il paraît avoir obliqué à ce moment vers l'intérieur des terres pour entrer sur un char par la Porte Capène, où le jeune Publius Scipion l'accueillit. Il est évident que le récit de l'arrivée de la Grande Mère s'inspire des rites de la fête annuelle de la Grande Mère, célébrée entre le 15 mars et le 10 avril. Or, divers témoignages semblent soutenir l'hypothèse qu'après les rites célébrés à l'embouchure de l'Almo, où il était parvenu en descendant le Tibre à partir de l'emporium, le navire de la déesse remontait l'affluent jusqu'à l'endroit où celui-ci atteignait la via Appia. La statue y était débarquée, installée sur un char et transportée sur la via Appia vers la porte Capène, ce qui la faisait passer devant le temple de Mars et des autres temples martiaux qui entouraient celui-ci. Comme pour insister encore sur la mission de la déesse.

Sous l'Empire, le temple de Mars bénéficia d'une attention nouvelle, puisqu'il servait depuis Auguste de point de départ à la *transvectio equitum*, qui partait aux ides de juillet de ce temple pour rejoindre le Capitole, en passant devant le temple des Castores.

Entre le temple de Mars et la porte Capène, au bois sacré des Camènes et à proximité d'autres cultes de sources, se trouvait, d'après Juvénal, une *proseuchè*. Le texte est, certes, ambigu, mais si l'on tient compte de tous les éléments du dossier, il faut conclure que les Juifs acceptaient d'aménager une partie du bois sacré des Camènes pour y établir un lieu de prière, et que les Romains n'y voyaient pas de problème. Comme aux sanctuaires de carrefour, nous voyons une fois de plus une communauté et un dieu étrangers s'agréger aux lieux de culte traditionnels de Rome.

Un vicus anonyme de la via della Marmorata, entre la pente occidentale de l'Aventin et le Testaccio en apporte une autre preuve. À côté de la *schola* de ce compitum, avec ses fastes, ses dédicaces publiques et privées, existait un *mithreum*. Et si l'on monte la pente de l'Aventin, on découvre près de S. Alessio,

un grand Dolochenum, lui aussi situé à proximité du sanctuaire du *uicus Armilustri*.

Nous avons conclu les promenades avec une descente du Tibre, à partir de la zone des Jardins de César, sur la rive droite du fleuve. Nous avons visité en passant les témoignages des cultes établis dans ce grand parc public. À côté du vieux temple public de Fors Fortuna, et du culte d'Hercule fondé par un collège d'auriges, on relève une série de cultes syriens, concernant Aglibol et Melekbél, Sol diuinus ou Sol Elagabal. Même proximité, donc, de cultes publics et de cultes privés, dont certains étaient de surcroît d'origine étrangère. Il ne s'agit pas, ici, d'un *compitum*, mais d'un lieu public, les Jardins de César, dans lequel peu à peu des cultes et des sanctuaires se sont installés avec l'autorisation des autorités romaines.

Du temple de Fors Fortuna du I^{er} mille, nous avons enfin suivi Ovide, pour descendre en barque jusqu'au VI^e mille, en longeant la *via Campana*, pour visiter, aux limites du territoire de la Rome archaïque, le deuxième temple de la déesse et le bois sacré voisin de *Dea Dia*, dont la topographie est connue par les protocoles épigraphiques des services religieux et par l'exploration archéologique.

SÉMINAIRE : LES *RES GESTÆ DIVI AVGVSTI*. BILAN D'UNE RÉVOLUTION CONSERVATRICE

Nous avons consacré sept séminaires au thème des *Res Gestæ*, qui prolongeait le cours de l'année 2002. Ce qui nous a retenu avant tout tenait au texte lui-même et à ses restitutions. Le problème principal provient de l'existence de trois copies : celle du temple de Rome et d'Auguste à Ancyre, la plus complète, bilingue ; celle d'Apollonie de Pisidie, grecque, sur une base allongée supportant les statues des princes ; enfin, celle d'Antioche de Pisidie, latine, sans doute placée sur la porte triomphale séparant deux places publiques. Après avoir comparé les diverses éditions modernes, nous avons défini les critères de la nouvelle édition qui nous a été confiée. Après ces problèmes de présentation du texte, nous avons examiné un certain nombre de questions de critique textuelle, en notant les désaccords entre éditeurs successifs. Nous avons également critiqué les révisions, parfois excellentes, mais souvent aussi exagérées données par Wilhelm Weber, dans les notes complexes de son *Princeps. Studien zur Geschichte des Augustus. I*, Stuttgart-Berlin 1936. D'autre part, nous avons mis en évidence, à l'aide de plusieurs exemples la fragilité de certaines restitutions, fondées sur la représentation que les auteurs modernes avaient d'Auguste et de son œuvre de restauration de l'État. Nous avons montré que les reconstructions de l'archétype du texte, celle de W. Weber entre autres, n'est pas certaine, car elle est, elle aussi, inspirée par l'image que les auteurs se faisaient d'Auguste et de son rôle plus ou moins direct dans la confection des copies. Enfin, le professeur Joerg Rüpke, de l'Université de Erfurt, a commenté RGDA 3-4, en décrivant à partir de ce passage la place du triomphe dans la sémantique honorifique de l'aristocratie romaine.

Nous avons conclu l'année par une série de six séminaires, tenus en collaboration avec M. Jesper Svenbro, Directeur de recherche au CNRS, sur le mythe en Grèce et à Rome. Ces séminaires étaient destinés à réfléchir sur la notion de mythe telle que nous l'avons proposée dans notre ouvrage commun *Le métier de Zeus. Mythe du tissage*, Paris 2003. Pour exposer et analyser la notion de mythologie générative, nous avons présenté les mythes de Jacinthe, d'Héraclès, d'Ajax et de Vertumne.

PUBLICATIONS DU PROFESSEUR

— (avec J. Svenbro), *Le métier de Zeus. Mythe du tissage en Grèce et à Rome*, réédition, Errance, Paris 2003.

— « Les vœux pour le salut d'Octavien de 32 av. J.-C. (RGDA 9,1) », dans Th. Hantos (éd.), *Laurea internationalis...*, Stuttgart 2003, 359-365.

— Édition et Préface avec O. de Cazanove, de *Sanctuaires et sources. Les sources documentaires et leurs limites dans la description des lieux de culte*, Naples 2003, 1-7.

— (avec A. Ben Abed) « Sanctuaire des eaux, sanctuaire de sources, une catégorie ambiguë : l'exemple de Jebel Oust (Tunisie) », dans O. de Cazanove, J. Scheid (éd.), *Sanctuaires et sources. Les sources documentaires et leurs limites dans la description des lieux de culte*, Naples 2003, 7-14.

CONFÉRENCES ET SÉMINAIRES

— « Que peuvent nous apprendre les religions "mortes" ? L'exemple de Rome », Colloque du ministère de l'Éducation, octobre 2002.

— « Did imperialism shape Roman religion ? Reflections on Roman ritualism », Lectures Harvard, October 2002.

— « Religion civile et dévotion privée dans la Rome antique. Le citoyen et l'individu », Conférence du Farnèse, Rome, 3 mars 2003.

— « Le site thermal de Jbel Oust en Tunisie », Société Nationale des Antiquaires de France, 4 juin 2003.

— Participation et conclusions au Colloque « Teseo e Romolo », à la Scuola Archeologica Italiana di Atene, 30 juin-1^{er} juillet 2003.

ACTIVITÉS DE LA CHAIRE

La chaire sert de point d'ancrage au projet *l'Inventaire des lieux de cultes de l'Italie antique*, que J. Scheid anime avec M. Olivier de Cazanove et Mme Agnès Rouveret. Dans le cadre de ce projet, diverses missions ont été effectuées en

Italie auprès des Surintendances d'Ombrie, de Salerne-Bénévent, et du Latium, grâce au programme d'action Intégré *Galilée*, dont le groupe bénéficie depuis l'année 2003. L'équipe travaille à la construction d'une base de données consultable sur la toile. Enfin, en automne 2003 a été publié le volume présentant les actes de la Table ronde sur *Sanctuaires et sources. Les sources documentaires et leurs limites dans la description des lieux de culte*, Naples 2003, organisée en novembre 2001 par la chaire à Naples, avec l'aide de l'UMR 8585, de l'École Française de Rome et du Centre Jean-Bérard de Naples.

Avec le professeur Jacopo Ortalli, de l'Université de Ferrare, et l'Inspectrice Maria Grazia Maioli, de la Surintendance d'Émilie-Romagne, la chaire a préparé une fouille expérimentale de nécropole à Classe (Ravenne). Ce projet international réunit des experts de France, d'Allemagne, de Belgique et d'Italie pour fouiller ensemble une même nécropole et réfléchir sur les méthodes et leurs limites. Le projet, qui sera prolongé par des séminaires et des expositions, s'intéresse tout particulièrement aux traces des rites funéraires. La première campagne a eu lieu au mois de septembre 2003.

Depuis le 1^{er} octobre 2002, Maria Romana Picuti (ATER au Collège de France) coordonne les activités de l'équipe de l'*Inventaire*, réunit la documentation et prépare les manuscrits des fascicules à paraître ; elle a notamment organisé la table ronde et la réunion de Naples. En septembre 2002, elle a réalisé la version italienne du « Livret blanc » présentant les caractéristiques et les règles du projet *Inventaire des lieux de culte en Italie antique*. Avec Mériem Sébaï, recrutée comme ATER en octobre 2002 elle a effectué, de novembre 2002 à juin 2003, la préparation des communications du volume sur *Sanctuaires et sources. Les sources documentaires et leurs limites dans la description des lieux de culte*. En Italie, où elle a coordonné le travail du groupe travaillant sur les lieux de culte du Latium et du Samnium, elle a aussi fait plusieurs reconnaissances des sanctuaires situés sur les hauteurs de la cité de Tadinum (Gualdo Tadino, Ombrie).

Publications de Maria Romana Picuti

« Un santuario lungo la via Plestina : le terrecotte architettoniche da Pale di Foligno (Perugia) », dans Ingrid Edlund-Berry and John Kenfield (éd.), *Deliciae Fictiles III. Architectural Terracottas in Ancient Italy : New Discoveries and Interpretations*, Roma, 7-8 novembre 2002 (American Academy in Rome (sous presse)).

Mériem Sébaï a effectué divers travaux dans le cadre de l'*Inventaire des lieux de culte* et dans le cadre des recherches en Afrique romaine. Outre la préparation du manuscrit de la table ronde sur *Sanctuaires et sources. Les sources documentaires et leurs limites dans la description des lieux de culte*, qui a déjà été mentionnée, Mériem Sébaï a élaboré et mis en forme, en septembre 2002, les versions française et italienne du « Livret blanc » présentant les caractéristiques et les règles du projet *Inventaire des lieux de culte en Italie antique*.

En octobre 2002, Mériem Sébaï a participé à une mission de relevés dans les thermes de Jebel Oust (Tunisie). En prévision des fouilles du mois de mai 2003, elle a élaboré un catalogue des temples africains à plusieurs *cellae*. Entre septembre 2002 et avril 2003, Mériem Sébaï a aussi créé un site internet fonctionnant comme un bulletin de liaison des doctorants africanistes en France. Elle a organisé six séminaires de doctorants africanistes à la Maison de l'Archéologie de Nanterre et à la Maison des Sciences de l'Homme d'Aix (novembre 2002-juin 2003).

Publications de Mériem Sébaï

— « Les sanctuaires méridionaux du Cap Bon : “une frontière religieuse” ? », dans, *L’Africa Romana*, XV, Tozeur, décembre 2002 (sous presse).

— « Forschungsbericht Römische Religion (1999-2002). Afrique Proconsulaire, Numidie, Maurétanies », *Archiv für Religionsgeschichte*, mars 2003 (sous presse).

— (avec Vincent Azoulay), « Vers une décolonisation de l’histoire méditerranéenne. De l’Afrique à la Grèce », *Journée d’hommage organisée à la mémoire d’Yvon Thébert*, Paris, juin 2003 (sous presse).

M. Eduardo de Vasconcelos Cruz (Ingénieur d’études) qui est affecté à la chaire, travaille, d’un côté, pour la *Revue de l’Histoire des Religions*, de l’autre au classement et à l’enregistrement des volumes de la bibliothèque de la chaire et des tirés à part du professeur.

RESPONSABILITÉS SCIENTIFIQUES

— Expert étranger dans le Schwerpunktsprogramm de la Deutsche Forschungsgemeinschaft sur « Römische Reichsreligion ».

— Membre de la commission d’admission de l’École Française de Rome.

— Co-directeur de la *Revue de l’Histoire des Religions*.

— Co-directeur avec Mme Aïcha Ben Abed (Institut National du Patrimoine) des fouilles archéologiques à Jebel Oust (Tunisie).

— Membre du comité de rédaction de l’*Archiv für Religionswissenschaft* et des *Archives de Sciences Sociales des Religions*.

— Vice-président de l’Association Internationale d’Épigraphie Grecque et Latine.